

*l'Hernime*, un beau navire fait pour les grands voyages, emporta les émigrants vers l'inconnu. La traversée fut longue, bien longue, mais heureuse. En partant, passagers et marins avaient chanté, sur un de ces airs bretons où la tristesse semble pleine d'espérance, la touchante complainte de Jacques Cartier, un breton aussi, le *découvreur* du Canada. — Il fallait que dans son origine, comme dans son histoire, comme aujourd'hui encore, il y eût des Bretons sur cette terre qui devait faire honneur à la France jusque dans son abandon — Bien des fois les exilés avaient parlé de la Bretagne, bien souvent aussi ils avaient prié sainte Anne, et l'avenir paraissait moins sombre à mesure qu'ils approchaient du but.

Un jour, la terre désirée se montra, puis ils franchirent l'embouchure d'un fleuve large comme une mer — le Saint-Laurent. Des coteaux arides, des amas de rochers s'élevaient le long de la rive, et leur cœur se serrait au souvenir du pays perdu.

Plus loin le paysage se transforma : c'était de riches coteaux, de grandes forêts, des plaines fertiles. Ce fut aussi la tempête, violente, terrible, sur ce fleuve dont ils ne connaissaient pas les écueils. Dans leur angoisse, ils prièrent sainte Anne, tous, excepté le capitaine — il n'était pas Breton. Ils prièrent sainte Anne, et il lui dirent dans leur confiance aussi grande que leur effroi : “ Sauvez-nous, bonne mère ; nous promettons de vous bâtir une chapelle à l'endroit même où nous aborderons.”

La patronne de la Bretagne était sûrement avec les pauvres exilés. Le vent tomba, le fleuve reprit son calme, et ils abordèrent près du Petit-Cap, sur une terre où un splendide panorama se déroulait devant leurs yeux : au nord, la chaîne des Laurentides ; au sud, les flots profonds